



SSN1142-9216

LA CHRONIQUE DE CLAUDE MESPLEDE

Outre la lecture et la critique de romans, j'apprécie les études consacrées au genre policier ou à une de ses thématiques. On y apprend souvent des choses drôles et intéressantes. Prenons par exemple cet essai de **Sylvie Escande**, intitulé *Chester Himes l'unique*, édité à **L'Harmattan**. À partir de son expérience de traductrice, Sylvie Escande confronte les textes originaux du romancier américain avec leurs traductions françaises, explorant de la sorte l'ensemble de l'œuvre et la façon dont les lecteurs français ont pu la recevoir compte tenu de l'usage forcené de l'argot. Elle cite cette phrase « Ce qui me blesse le plus dans cette affaire » devenue chez Janine Hérisson « Ce qui me fait mal aux seins dans cette affaire ». L'utilisation de cette formule (mal aux seins) fit flores chez les traducteurs de la « Série Noire » durant les années 1950-1960. Sylvie Escande évoque aussi comment tout au long de la saga des deux policiers Fossoyeur et Cercueil, qui se compose des huit romans du cycle de Harlem, leur statut de flics a évolué vers celui de détectives privés. C'est la première fois que je lis une telle analyse et elle mérite intérêt.

Je m'intéresse aussi au comportement des lecteurs de polars car on y trouve toujours matière à réflexion. Je crois avoir rapporté cet exemple qui date du salon **Quais du polar** de Lyon en 2014. Alors que je signalais quelques exemplaires de mes ouvrages, une dame d'un âge avancé et qu'on aurait sans hésitation classée parmi ces mangeuses de biscottes qui lisent Agatha Christie en boucle, m'interpella avec une voix jeune et enthousiaste à l'opposé de son physique. Elle me montrait un roman de Craig Johnson, ce romancier américain toujours coiffé d'un Stetson et qui s'adresse à ses lecteurs par onomatopées dignes d'un cow-boy en train de rassembler son troupeau. Et la vieille dame d'ajouter « c'est mon troisième livre de ce monsieur ». Cet exemple a renforcé mon point de vue sur le lecteur de polars. Il s'intéresse davantage que d'autres à ce qu'il lit. Il retient les titres et le nom des auteurs qu'il a aimés. Il écoute les conseils de ses amis et c'est là que se situe sans doute la nouveauté avec la constitution de réseaux de lecture. Je me suis laissé entraîner le dernier samedi d'octobre par mon amie Brigitte qui voulait à tout prix retrouver ses copines de réseau à Mont-de-Marsan, dans une librairie qui accueillait des auteurs. Pour les retrouver, nous avons bien fait, aller-retour, nos cinq heures de voiture pendant lesquelles j'ai piqué de petits roupillons. Je me suis donc laissé entraîner dans cette balade polardesque par curiosité, c'est sûr, mais aussi pour saluer mon amie Ingrid Desjours que j'apprécie particulièrement. Eh bien, je n'ai pas été déçu. Nous sommes arrivés vers midi, l'heure de l'apéritif, à la Maison Lacoste, librairie-papeterie. On m'a présenté au patron, puis j'ai fait la connaissance de l'âme de ce lieu qui a

Suite page 3

LA CHRONIQUE DE MICHEL AMELIN

JEAN TEULÉ EMPOISONNE HÉLÈNE JÉGADO

On se méfiait lors de la sortie de *Fleur de Tonnerre* en 2013. Il en est de même avec son édition poche cette année. On a attendu de tomber sur le titre chez Trocans à 1 € le grand format. Bien vu : pour un lecteur qui veut découvrir une *version romancée* des méfaits de la plus grande serial killeuse française, la Bretonne Hélène Jégado (1803-1852), ça ne valait pas plus. Promu pourtant comme le spécialiste de la Jégado aux yeux des médias en général et de Wikipedia en particulier, Jean Teulé, qui aime réécrire l'Histoire à partir de personnages incroyables (*le Montespán*) et de manifestations de foule folle (*Mangez-le si vous voulez*), n'a que faire de la vérité.

Hélène Jégado, issue d'une pauvre famille de cultivateurs, est gagée à sept ans puis, sous la conduite de ses tantes, devient servante et cuisinière. Ses premières hécatombes datent de 1833 (sept morts au presbytère de Guern puis trois autres à celui de Bury). Illettrée, confite en dévotion, voleuse, soit disant fascinée par la figure de l'Ankou et par son pouvoir de vie et de mort qu'elle va s'arroger, elle enchaîne les places, développant son alcoolisme et son mauvais caractère. On sait qu'elle avait mis la main sur une provision d'arsenic au presbytère de Guern. Elle s'en sert pendant treize ans, provoquant vingt-trois empoisonnements d'hommes, de femmes et d'enfants et trois tentatives très lourdes, crimes tous prescrits (dix ans étaient passés) lors du procès de Rennes où elle ne répondait que de trois empoisonnements sur des domestiques et vols de menus objets. Il faut dire que, sa provision expirée, elle n'avait pu assaisonner ses soupes pendant cinq ans. Où et comment trouva-t-elle une nouvelle réserve ? Personne ne le saura. C'est le juge qui remonte

le fil en découvrant qu'elle ne s'appelle pas Jigadeau comme elle prononce son nom mais Jégado. Au terme d'un procès complètement éclipsé nationalement par le coup d'État de Napoléon III qui renverse la République dans une guerre civile parisienne, Hélène Jégado est condamnée à mort et décapitée en février 1852.

Jean Teulé dit avoir lu tous les documents listés à la fin de son ouvrage, dont le très compétent *Hélène Jégado, l'empoisonneuse bretonne* du magistrat écrivain Pierre Bouchardon. On se doit de lui reconnaître un réel talent de romancier allumé contrairement au juge réactionnaire qui, lui, s'attache aux faits et aux minutes du procès. Sous la plume de Teulé, la Jégado devient belle et blonde (une photo absurde circule sur Internet), issue d'une famille noble ruinée. Le père, copain d'Anatole le Braz (!) garde son épée de famille et meurt, à la fin, en traversant son vitrail armorié. La belle Hélène connaît une passion sexuelle dans le hamac d'un naufrageur des Côtes du Nord habitant une coque renversée. Nue et prenant la pose de la Petite Sirène sur des rochers escarpés, elle attire son amant pour le foutre... à la baille après lui avoir accroché subrepticement une ancre autour du cou ! Autre délire : la Jégado devient pute dans un bordel à militaires de Port-Louis baptisé « La Sirène » et tenu par un prêtre défroqué. Ni une ni deux, au cours d'une sorte de partouze, elle empoisonne cinq beaux mâles avec son gâteau secret. Et la voilà assise, carrément en position du lotus au milieu d'une étoile de cadavres. Un couple de perruquiers normands acheteurs de cheveux sert de fil rouge au livre. Au début, ils ont des mots très modernes contre la région : « Ça commence à me faire chier, la Bretagne ! ». Puis ils en deviennent d'ardents supporters dans une scène hallucinante où un menhir au *turgescant sommet violet* éjacule une *voie lactée*. Au couvent du Père Éternel, la Jégado n'empoisonna personne mais, saoule, se livra à des destructions au ciseau dans les missels et les vêtements. Version Teulé : les bonnes sœurs, la fougoune, les seins ou les fesses à l'air derrière les ronds découpés dans la toile de bure gambadent dans les couloirs pour venir se plaindre à la supérieure. On l'aura compris, Jean Teulé nous livre une version Kusturica (le bagad à la place de l'orchestre tzigane) dans un style inimitable. Par exemple, il





adore insérer la documentation dans le dialogue comme ici :

« Une cuisinière ne donne jamais tous ses petits secrets, sourit la tante maternelle en tablier de Lorient à grande bavette qui recouvre les épaules. Allez reviens là. »

Certaines descriptions poéti-

ques ne sont pas mal non plus :

« La brume de l'aurore se lèche comme une chatte qui se dépouille de ses rêves » ; « Leurs jambes en se redressant projettent sur les façades des hautes maisons de l'autre rive des ombres ressemblant à des barreaux. ». On était prévenu par le titre : si Teulé crée ce sobriquet idiot de « *Fleur de Tonnerre* » (soit disant trouvé par la mère de la Jégabo à la première ligne du livre), c'est donc bien à une expression délirante artistique que nous avons à faire et non à un roman historique. Voilà toute l'ambiguïté de ce fort courant littéraire actuel qui mélange l'histoire à l'interprétation. Cette réinterprétation peut-elle être constructive ? En tout cas, ici, elle suscite la confusion. Certes Hélène Jégabo sort de l'oubli, mais c'est dans une grande soupe indigeste psy CM2, new-age et fumage de moquette. Teulé y versera bientôt le film à venir. Pire que l'arsenic.

Michel Amelin

Suite de la page 1

adopté un pseudonyme fleurant bon l'exotisme : Pepita Sonatine. Une vraie professionnelle avec un rayon polar bien garni même si Carl Hiaasen reste inconnu au bataillon. Après le repas, Brigitte a retrouvé ses copines de Mont-de-Marsan et des environs, mais pas que. L'une d'elle venait en camping-car de Cherbourg, une autre d'Albi et pas mal d'autres à propos desquelles j'ai oublié de noter l'origine, mais qui repartaient les bras chargés de bouquins. Ce qui m'a confirmé dans cette singularité du lecteur et de la lectrice de polars. Ceci explique aussi en partie l'énorme progression de visiteurs (et la vente des livres suit le même chemin) recensée par la plupart des salons comme ceux de Pau et de Villeneuve lez Avignon avec trente pour cent d'augmentation de la fréquentation. J'ai aussi fait la connaissance de deux autres auteurs qui signaient leurs ouvrages : Dominique Faget et Cicéron Angledroit, qui a adopté comme pseudonyme, le patronyme de son héros détective privé.

Claude Mesplède



CONTACT

EN BREF... EN BREF... EN BREF...

Sara la noire, de Gianni Pirozzi. Rivages/Noir N°966. Issu de la communauté gitane, le lieutenant Guillermo n'est pas un flic ordinaire. Dealer de drogue confisquée aux trafiquants, proxénète de femmes battues planquées dans un foyer, amoureux fou d'une prostituée camée jusqu'aux yeux, adepte de la violence expéditive et des enquêtes rondement menées, il attire sur lui les soupçons de l'IGS et la haine de ses collègues. Seul espoir de rédemption pour ce flic ripou, résoudre une vieille affaire de jeune gitane disparue à Aigues-Mortes. Guillermo ne lâche rien et pousse tout le monde à bout. Un roman noir terrible et complètement désespéré digne des meilleurs Villard ! (7.50 €)

Jean-Paul Guéry

EN BREF... EN BREF... EN BREF...

Le détroit du Loup, d'Olivier Truc. Métailié Noir. La noyade d'un jeune éleveur de rennes qui assurait la transhumance de son troupeau vers une île norvégienne précède de peu la mort accidentelle du maire d'Hammerferst qui chute au pied d'un rocher sacré pour les autochtones. La coïncidence de ces deux drames ne manque pas d'intriguer les policiers de la Brigade des Rennes car Hammerfest est en passe de devenir une ville phare dans le développement industriel de la Laponie et cette orientation vient en opposition avec les éleveurs locaux attachés à leurs traditions. Un beau roman noir et sombre sur la difficile cohabitation du passé et du futur. Très dépayçant ! (19 €)

Jean-Paul Guéry

LE CHOIX DE CHRISTOPHE DUPUIS

Fannie et Freddie, de Marcus Malte. Zulma 2014. À première vue, vous êtes heureux : un nouveau roman de Marcus Malte. Mais lorsque vous ouvrez le livre, point de roman, mais deux nouvelles. Eh oui, souvenez-vous, Marcus Malte n'a malheureusement pas le temps d'écrire des romans (pas facile la vie d'artiste). Mais, heureusement, c'est un excellent novelliste, et il le prouve de manière magistrale dans ce nouveau recueil (est-ce le terme approprié pour deux nouvelles ?).

Le premier texte « Fannie et Freddie » est une nouvelle incursion dans la folie (après le très bon « Canisses », publié chez In8). Décor américain pour Fannie, surnommée « Cyclope » ou « Minerve » par ses collègues (à vous de lire), qui se dirige en ville pour « se venger ». N'en dévoilons pas plus, le texte est juste excellent, Marcus Malte trouvant, une fois encore, le ton juste pour ses personnages.

Le second texte est en vérité la réédition d'un opus publié dans une excellente petite collection (dirigée par Claude Mesplède) dont il faut chercher habilement le copyright chez Zulma, qui en a changé le titre (très joli au passage). La nouvelle n'a pas pris une ride et est toujours aussi forte sur cette plage des Sablettes (le titre original). Nous vous en conseillons fortement la lecture (ou la redécouverte) car c'est tout ce que vous aurez à vous mettre sous la dent cette année de la part de Marcus Malte, auteur aussi rare que talentueux. (158 p. – 15,50 €)



Le Chant du converti, de Sebastian Rotella. Liana Levi 2014. Trad. A. Guitton. Buenos Aires, de nos jours. Valentin Pescatore est de

retour dans sa ville après une dizaine d'années d'absence. Autre vie, autres lieux, une page est tournée et il est de retour comme « envoyé spécial » d'une agence de détectives. Fortuitement – mais le hasard existe-t-il ? – il croise Ray (Raymond) son ami d'enfance, ancien *bad boy*, à l'aéroport. Leurs chemins ont divergé, Ray, bien que *latin lover* doublé d'un bon musicien, a continué dans la voie « illégale » et semble à la tête d'un bel empire... la discussion passé/présent/souvenirs... se termine, Ray a son avion et les deux amis se quittent. Échange de coordonnées, Valentin ne voulant pas se dévoiler file le numéro d'un portable dont il se sert rarement pour le travail... Quelques temps après, un attentat, meurtrier, dans la ville : « Tireurs, plus bombes [...] un scénario d'attaque complexe. » Valentin a reçu un appel sans message sur le numéro laissé à Ray, tout le monde débarque et lui tombe dessus, l'appel entrant est celui d'un téléphone « très surveillé » en rapport avec les attentats... Sebastian Rotella, grand reporter, spécialiste des questions de terrorisme international (et autres spécialités comme nous l'apprend sa biographie en quatrième de couverture), maîtrise parfaitement son sujet. Mais ce qui fait la différence, c'est qu'il sait prendre de la distance avec le journalisme pour nous offrir un habile mélange d'espionnage, grande traque terroriste, et qu'il livre plein d'empathie pour ses personnages (passé et devenir). Les trois cent cinquante pages s'avalent d'une traite et, à la fin, on se dit qu'on va aller jeter un œil à son premier titre publié (*Triple crossing*, chez le même éditeur) pour voir si le moment de lecture sera tout aussi agréable. (366 p. – 20,00 €)

Christophe Dupuis



la Sadel

Coopérative au
service des savoirs

7 rue de Vaucanson - Angers - Tel
02.41.21.14.60

www.sadel.fr

LE TEMPS DES RECOMPENSES...

TROPHEES 813

Les trophées 813-2014 ont été décernés à Pau le 5 octobre dernier



Roman francophone

- 1 – Sandrine Colette - Les Noeuds d'acier
- 2 – Paul Colize - Un long moment de silence
- 3 - Elena Piacentini - Le Cimetière des chimères
- 4 – Ian Manook - Yeruldegger
- 4 – Elsa Marpeau - L'Expatriée

Roman étranger

- 1 – Sam Millar - On the brinks
- 2 – Martyn Waites - Né sous les coups
- 3 – Jo Nesbø - Fantômes
- 3 – Don Winslow - Dernier verre à Manhattan -
- 5 – Victor Del Arbol - La Maison des chagrins

Maurice Renault

- 1 –Blanchet-Guérif - Du polar
- 2 - Mesplède, 30 ans d'écrits sur le polar
- 3 –La Tête en noir
- 4 - Thiébault et Demetz - Polar
- 5 – Blog Action Suspense

Bande dessinée

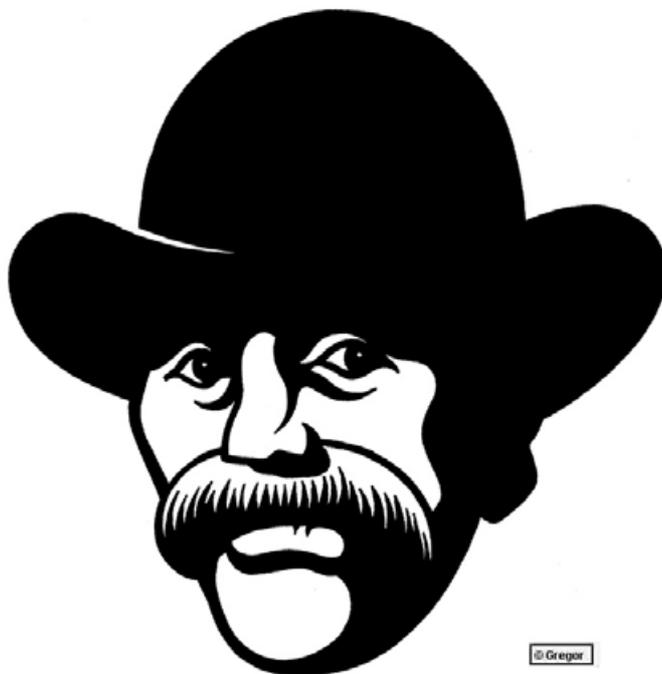
- 1 – Hyman, Matz d'après Ellroy -Le Dahlia Noir
- 2 - Brüno et Nury - Tyler Cross
- 3 – Backderf - Mon ami Dahmer
- 4 – Guardino et Diaz Canales - Blacskad 5
- 5 – Hureau et Rabaté - Crève Saucisse
- 5 - Balez et Le Gouëfflec - J'aurai ta peau Dominique A

PRIX POLAR MICHEL LEBRUN

Le lauréat du 29e Prix Polar Michel Lebrun est Hervé Le Corre, *Après la guerre*, chez Rivages.

PRIX MARSEILLAIS DU POLAR

Laurence Biberfeld est la lauréate du 11ème Prix Marseillais du Polar pour *Un chouette petit blot* paru dans la collection *Suite Noire* des *Éditions La Branche*



Lucas d'Amour Léger, de Thierry Tuborg. Les Éditions Relatives. Parloir après parloir, l'écrivain Emmanuel Nash a patiemment recueilli les souvenirs d'un tueur en série au modus operandi très particulier et toujours tenu secret. Alors qu'il s'apprête à publier cette biographie très spéciale, un crime est commis selon l'exacte méthode du psychopathe incarcéré et Nash est immédiatement suspecté par les policiers chargés de l'enquête... Il va devoir prouver lui-même son innocence ! Thierry Tuborg exploite avec talent une idée originale. A noter que cet ancien chanteur (de Stalag et de Stalingrad entre 2004 et 2008) tient toujours son journal perso sur son blog depuis près de 20 ans !!! . <http://www.thierrytuborg.fr/> - Allez-y : c'est amusant et instructif ! (240 p. – 16 €)

Jean-Paul Guéry

GRAND PRIX DE LITTÉRATURE POLICIÈRE

Le Grand Prix de Littérature Policière 2014, domaine français et domaine étranger, a été attribué officiellement le mardi 16 septembre 2014 aux romans suivants :

Prix roman français :

- **Pur**, de Antoine Chainas, Gallimard (Série noire), sept. 2013

Prix roman étranger :

- **Une terre d'ombre**, de Ron Rash, Seuil (Cadre vert), janv. 2014

Martine lit dans le noir

Un fantôme dans la tête, d'Alain Gagnol, Le Passeur À Lyon où il est lieutenant de police, Marco Benjamin est confronté à l'horreur : une jeune fille, Jennifer, dépecée vivante, meurt dans ses bras. Elle est la énième victime d'un tueur en série. Que cela hante ses nuits sans sommeil, et qu'il consulte un psy, normal. Qu'il ait des problèmes de couple et se rattrape sur la bouteille, soit. Qu'il soit en délicatesse, vu ses méthodes originales, avec sa hiérarchie, passe encore. Qu'il présente aussi des tendances dépressives, voire suicidaires, toujours d'accord. Mais quand pour échapper à la tentation de l'autolyse et se donner du cœur au ventre, il endosse le costume d'un superman revisité en suicide-man, d'abord sur Internet et ensuite pour mener l'enquête, on se dit qu'Alain Gagnol fait fort. Tellement fort que ça marche. Parce qu'on le voit, ce Marco Benjamin en super-héros d'opérette. On rit en lisant le comique des situations, la séance chez le psy converti aux *comics*, les tentatives tendres et burlesques, la dérision l'absurdité. J'ai refait le lien avec le *P'tit Quinquin* de Bruno Dumont (récemment sur Arte). *Un fantôme dans la tête* dit l'horreur et la manipulation, les dangers d'Internet et des sectes, traque nos petits et grands démons, mais il fait rire. L'impertinence est plus efficace que le pathos. L'écriture, efficace elle aussi, sans fioriture, a peut-être à voir avec le parcours de dessinateur de BD d'Alain Gagnol, également auteur dans la « Série Noire ». Plusieurs de ses livres ont été adaptés au cinéma. Casting en vue pour *Un fantôme dans la tête* ?

Extrait : Les journées étaient longues et j'avais finalement trouvé un hobby, j'allais me suicider plusieurs fois par jour. Ma première photo, celle qui inaugurerait toute la série, me représentait en Superman, enfin sans la cape, ni le slip sur le collant, il y a des limites tout de même, prêt à se tirer une balle dans la tête. [...] En fait non, il ne pouvait pas. [...] ses pouvoirs l'empêchaient de mourir. Les balles rebondissaient sur sa peau indestructible, Son super estomac encaissait sans dommage les dizaines de médicaments qu'il s'enfilait et, vu qu'il n'avait pas besoin de respirer, mettre la tête dans le four ne lui était pas plus fatal. J'accompagnais chaque photo d'un petit texte qui était censé être le journal de bord de suicide-man [...] Allez savoir pourquoi, ça me soulageait drôlement. (20,90 €)

La Collection, de Paul Cleave, Sonatine

À peine sorti de prison après avoir purgé une

peine de quatre mois pour avoir, en état d'ébriété, renversé et blessé une jeune femme, Theodore Tate est sollicité pour résoudre plusieurs affaires alors même qu'il a perdu sa licence de détective. Il a besoin d'argent et à la charge de sa femme, quasiment à l'état végétatif depuis l'accident qui l'a blessée et tué leur petite fille. Alors il accepte. Deux affaires donc : une tueuse en série et la disparition de la fille qu'il a renversée. La ville où il vit, Chrischurch (oui, oui), n'est pas sûre. Beaucoup disparaissent sans explications. Y vit un mystérieux individu passionné par les *serial killers* et collectionneur d'objets étranges. Voilà l'intrigue un peu compliquée que propose Paul Cleave dans *La Collection*. Des descriptions un peu longues – il faut parfois attendre (ou passer) deux pages pour en venir aux faits, mais la construction en séquences de ce récit à glacer le sang parvient à maintenir le suspense. (22 €)

Du sang sur la Baltique, de Viveca Sten, Albin Michel.

Spécial suspense annonce l'éditeur pour cette auteure qu'un magazine féminin décrit comme « la nouvelle Camilla Läckerg ». Si l'on n'est pas fan de Camilla Läckerg, on est mal. C'est mon cas. Factice classique pour ce deuxième roman de Viveca Sten : deux amis d'enfance, tous deux détectives, mènent l'enquête sur le meurtre du vice-président du club nautique, lors du départ de la régata qui rassemble tout le gotha local. La victime est loin d'être un enfant de chœur et beaucoup ont des raisons de lui en vouloir. L'assassinat ensuite du responsable financier du club relance les supputations. Retrouver le ou les coupables s'avère donc un peu compliqué d'autant que l'histoire elle aussi se complique avec des dessous politico-financiers. À cela s'ajoute l'intrication des histoires personnelles des détectives, qui n'amène pas grand-chose, mais c'est la loi du genre. (20,90 €). Le premier roman de Viveca Sten, *La Reine de la baltique*, paraît au Livre de poche.

Dernière minute... Tout juste reçu, **Barbarie 2.0 d'Andréa H Japp**. On connaît de cette auteure, scientifique de formation, son écriture concise, sa précision du détail et son souci de la documentation. Dans ce dernier livre paru, elle explore la violence croissante et ses ramifications dans les neuro-sciences. Et ses retombées économiques. La suite dans le prochain *TEN (Barbarie 2.0, Flammarion, 21 €)*.

Martine Leroy Rambaud

Artikel Unbekannt dissèque pour vous

Les vertiges du crépuscule : Une nuit éternelle, de David Khara.

Avant d'en venir à la présentation de ce nouveau roman de David Khara, un petit retour en arrière s'impose. Jusqu'en mars 2010 exactement. Au moment où paraît le 19^e volume de la collection « **Noire** » de l'éditeur **Rivière Blanche**. Ce roman, un thriller fantastique doublé d'une très belle histoire d'amitié entre un jeune flic new-yorkais et un mystérieux individu qui ne sort que la nuit, s'intitule **Les Vestiges de l'aube**. Il est signé par un certain **David S. Khara**, et devient en très peu de temps l'un des plus gros succès de l'éditeur.

Puis l'auteur récidive quelques mois plus tard avec le fameux **Projet Bleiberg**, chez **Critic**. Fin de l'histoire ? Pas du tout, car *Les Vestiges de l'aube* a été pensé dès le début comme une série. C'est ainsi que l'ouvrage ressort l'année suivante, dans une version revue et augmentée, chez **Michel Lafon**. Une deuxième vie, donc, suivie d'une troisième en cet automne 2014, car le roman sera disponible en format poche chez **10-18** le 6 novembre. Juste à temps pour la parution une semaine plus tard de cette *Nuit éternelle* qui en est la suite officielle.

Suite officielle, car si l'on a le plaisir d'y retrouver Barry Donovan et Werner Von Lowinsky, c'est dans un contexte très différent. Les rapports entre les deux hommes ont évolué : désormais ils se connaissent bien, et leur complicité mutuelle leur a permis de franchir un cap. Certes, ils restent des solitaires, des êtres blessés, mais leur relation privilégiée est comme un baume appliqué au quotidien sur les brûlures du désespoir. De fait, ils oscillent en permanence entre leur désir de ne pas oublier leur passé et une volonté farouche de se projeter dans le présent. Et c'est justement ce contraste qui les rend passionnants.

Mais **Une nuit éternelle** n'est pas qu'une étude de caractères, aussi émouvante et pertinente soit-elle. Car Barry, après avoir été blessé à la fin du premier épisode, a repris du service. Et il va aussitôt se trouver confronté à un double meurtre aussi révoltant qu'énigmatique. Un pasteur et son fils ont été égorgés et mutilés. Un suspect est bientôt appréhendé, mais l'individu, petit délinquant devenu indic, est en état de choc, et n'a vraiment pas le profil du coupable idéal. En tout cas beaucoup moins que ces hommes très pâles vêtus de longs manteaux qui ont été aperçus en sa compagnie une semaine avant le crime...



Ces hommes énigmatiques qui pourraient bien avoir avec Werner des liens assez étroits, voire même convoiter quelque chose qui lui appartient. Or, étant donné l'âge plus que vénérable du toujours très distingué Von Lowinsky, le seul fait que quelqu'un le *connaisse* constitue en soi un élément pour le moins troublant... L'étau se resserre autour de l'aristocrate, qui sera contraint de sortir de l'ombre pour aller à la rencontre de son passé. Mais cette implication va faire resurgir de sombres secrets, ainsi qu'un terrible héritage... Dédoublant sa narration pour mieux nous éclairer sur les obscures motivations de ses protagonistes, David Khara nous offre donc avec *Une nuit éternelle* un roman d'une maîtrise impressionnante, car la densité des informations ne nuit jamais à la fluidité de la lecture. Et l'évolution spectaculaire que connaissent Barry et Werner dans cette deuxième aventure appelle un parallèle évident avec celle de l'auteur lui-même. Mais que les lecteurs fidèles se rassurent : tout ce qu'ils ont aimé dans *Les Vestiges de l'aube* figure dans *Une nuit éternelle*. En mieux. De la Rivière Blanche au Fleuve Noir : ou de la cohérence selon David Khara.

Artikel Unbekannt

ANCIENS NUMEROS

Il reste quelques exemplaires des numéros (*liste imparfaite*) 17 à 34, 53 à 76, 78 à 170.

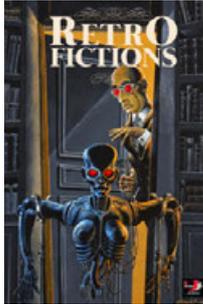
-> Le lot d'une centaine d'anciens numéros : 8 € (chèque à l'ordre de J-P Guéry ou timbres)

QUELQUES INFOS EN BREF... QUELQUES INFOS EN

Rétro-Fictions

Toute œuvre de fiction est une œuvre d'imagination. Serait-ce donc à tort que le langage courant attribuerait le terme « imaginaire » aux seules littératures relevant de la science-fiction, du fantastique ou de la fantasy ? On pourrait arguer que ces littératures, de par leur nature même, possèdent un « degré » supplémentaire d'imagination, mais ce serait rentrer dans un débat d'étiquette stérile. L'association imaJn'ère préfère vous proposer une « littérature populaire », au sens de la créativité, de la distraction et de l'accessibilité à tous.

Dans ce recueil, vous découvrirez des textes pouvant s'apparenter à des genres aussi variés que le polar, la SF, le fantastique, l'humour, l'aventure, ainsi que d'autres que les inconditionnels de l'étiquetage auront bien du mal à classer. Ces nouvelles possèdent cependant un point commun : toutes se déroulent entre la fin du XIX^e siècle et le début du XX^e. Une anthologie rétro qui vous surprendra ! Sous une superbe couverture de Nicollet et en hommage aux éditions Néo. 15 € à la boutique imaJn'ère ou par correspondance (+ 3€) en écrivant à imaJn'ère - 3. rue Mont Ault 49100 Angers, accompagné de votre chèque à l'ordre d' "imaJn'ère". **Au Sommaire** Jeanne-A Debats, Sylvie Jeanne Bretaud, Arnaud Cuidet, Léon Calgnac, Francis Carpentier, Brice Tarvel, Jean-Hugues Villacampa, Jean-Luc Boutel, Artikel Unbekannt, Anthony Boulanger, Jérôme Verschueren, Jean Bury, Julien Heylbroeck, Bruno Baudart, Patrice Verry, Robert Darvel



CONCOURS DE NOUVELLES

Il était une fois dans l'Ouest

Pour l'anthologie **Star-Ouest** à paraître dans le cadre de la 5^e convention des littératures populaires et de l'imaginaire, imaJn'ère 2015, l'association imaJn'ère organise deux concours de nouvelles gratuits, ouverts à toutes les personnes majeures résidant sur la planète Terre ou en orbite immédiate (la nouvelle devra cependant être écrite en français!).

Le premier sélectionnera des textes relevant de la SFFF et le second du polar. **Deux ou trois textes maximum seront sélectionnés par genre.**

Il ne sera accepté qu'un seul texte par participant (N'oubliez pas, en envoyant vos textes, d'indiquer à quel genre il se rattache).

Comme le titre le laisse supposer, il s'agit de proposer un texte dans la plus pure tradition du western... bien que l'Ouest dont il s'agit soit laissé à votre imagination. Entre « Les mystères de l'Ouest » l'Ouest de la France et le western intergalactique, l'éventail des possibilités est large.

Cow-boys zombies ou extraterrestres, duels de korigans, shérif breton menant l'enquête... donnez libre cours à votre imagination et retrouvez l'esprit du western pour nous offrir des textes de qualité se rattachant à la SFFF ou au polar.

Les nouvelles devront être inédites et libres de droit et la taille du texte ne devra pas excéder 25.000 signes.

Les participants ont jusqu'au **30 novembre 2014** inclus pour transmettre leur participation. Cet envoi se fera exclusivement par courriel à l'adresse suivante : imajnere@phenomenej.fr (préciser en objet Concours imaJn'ère 2015 + SFFF ou Polar (selon le thème choisi) + titre de la nouvelle)



Grand déstockage chez

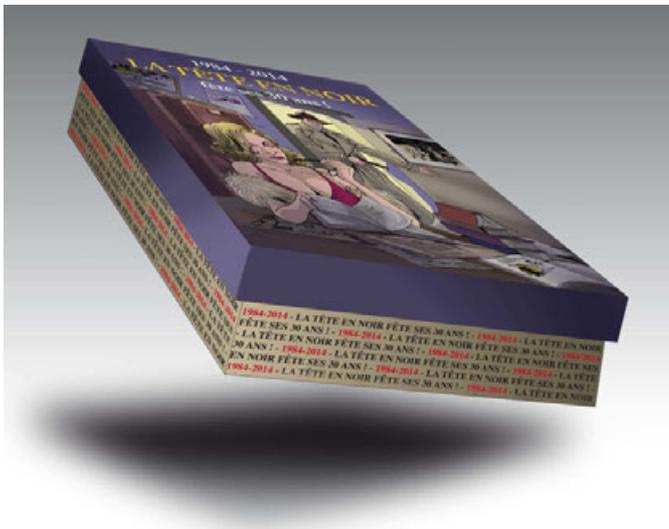


Des milliers de livres, petits et grands formats, entre 1 et 2 € dans de prestigieuses collections policières, SF, western, etc.

Précipitez-vous au

3, rue Montault - 49100 ANGERS

Jean-Paul Guéry



Retenez dès
à présent la
date pour
imaJn'ère
2015



les 25 et 26 avril 2015
aux salons Curnonsky
à Angers

COFFRET SPECIAL 30 ANS

La Tête en Noir fête cette année ses trente ans et a édité pour l'occasion un superbe coffret de dessins de son illustrateur historique Gérard Berthelot.

Le coffret cartonné et illustré en couleur sert d'écrin à 31 illustrations choisies parmi les 168 couvertures de la Tête en Noir parues depuis 1984. Une illustration a été retenue par année et sera reproduite au format A5 (21x15) en noir et blanc sur papier 300 gr ivoire. Chaque coffret est numéroté et signé par Gérard Berthelot. Cartes postales et marque-pages Tête en Noir accompagnent ce coffret vendu **20 € port compris**. Chèque à l'ordre de **Contact - 3, rue Lenepveu - 49100 ANGERS**

En bref... En bref... En

Cadavre 19, de Belinda Bauer. Fleuve Noir. Handicapé par le syndrome d'Asperger (une forme d'autisme) et marqué par la mort brutale de son père, Patrick peine à s'intégrer au sein de l'université de Cardiff où il étudie l'anatomie. La dissection approfondie d'un cadavre lui permet de mettre en valeur son sens aigu de l'observation et ses conclusions qui contredisent le diagnostic de décès l'entraînent dans une histoire à rebondissements qui sera lourde de conséquences pour lui-même. Belinda Bauer a su rendre très attachant ce personnage si différent dans sa perception originale de son environnement et dans ses relations avec les autres. Formidable ! (18.90 €)

Jean-Paul Guéry

NOS ILLUSTRATEURS ONT DU TALENT



1 carte postale couleur spécial anniversaire de Gérard Berthelot en tirage limité (250 ex.) + 2 cartes postales Noir et Blanc de Gregor (250 ex.) + 5 marque-pages de G. Berthelot en tirage limité (500 ex.). Le tout pour 5 € port compris (chèque à l'ordre de Jean-Paul Guéry - Contact - 3, rue Lenepveu - 49100 Angers) et GRATUIT avec le coffret anniversaire présenté ci-contre

LA PAGE DE JEAN-MARC LAHERRÈRE

Attention, risque de gros chaud-froid à la lecture de la dernière chronique de l'année !

Le chaud, c'est avec *Les Hommes t'ont fait du mal*, troisième volume des enquêtes de Perro Lascano, le flic de l'Argentin **Ernesto Mallo**. Perro Lascano est mis à la retraite. Et le moins que l'on puisse dire est qu'il n'est guère regretté par ses collègues. Dur d'être honnête dans la police argentine... Alors qu'il se morfond dans son appartement, il est contacté par une riche cousine dont il ignorait l'existence : sa fille avec qui elle avait coupé les ponts est morte, assassinée à Mar del Plata, et elle veut maintenant retrouver sa petite-fille, bébé, qui a disparu. Une enquête qui va mener Perro au cœur de la corruption de la classe politique et de la police argentines. Une corruption qui permet aux hommes d'exploiter la misère, et d'exercer leur pouvoir sur les plus faibles : les femmes pauvres.

Perro Lascano et **Ernesto Mallo** égaux à eux-mêmes. Une intrigue minimaliste qui sert de prétexte à la peinture d'une société argentine complètement gangrenée par la corruption. On retrouve la rage de Lascano, son indignation, on retrouve des faibles exploités, trompés, tués... Ici, comme souvent, les plus faibles sont les femmes pauvres, victimes de pourritures associées au gratin de la police et de la politique. **Ernesto Mallo** se fait plaisir (et nous fait plaisir) : quelques-unes des pires pourritures finissent par payer, mais il ne se fait aucune illusion, les vrais commanditaires, ceux qui ont le pouvoir qui compte, s'en tirent, et pour quelques pauvres gamines sauvées, tant d'autres tomberont. Tout cela, par la force d'une écriture sans fioritures, aux ellipses parfaitement maîtrisées et sans jamais tomber dans la démonstration ou la dénonciation militante. Un dialogue entre deux affreux en dit plus long, en trois lignes, que des pages de développements et d'indignation vertueuse. Et, heureusement, de temps en temps, quelques rayons de soleil et d'humanité qui permettent de ne pas désespérer complètement.

Le froid, c'est avec *La Loi des sames* du suédois **Lars Pettersson**. Anna Magnusson est substitut du procureur à Stockholm, cela fait des années qu'elle n'est pas retournée dans le grand Nord, en Laponie, dans la famille de sa mère. Jusqu'au jour où sa grand-mère lui demande de venir aider un cousin accusé de viol. À Kautokeino, Anna se retrouve confrontée à un pays, des modes de vie et des coutumes que sa mère a quittés et qu'elle

ne comprend pas. Confrontée aussi à la culpabilité, implicite mais bien présente : en partant sa mère a mis en péril le clan et ses troupes de rennes qui nécessitent la présence de tous pour survivre dans l'hiver lapon, et résister aux attaques des autres propriétaires qui ne se font pas de cadeaux. Confrontée également à sa position paradoxale : on lui fait bien sentir qu'elle n'est plus same, mais au nom de son appartenance au clan on exige sa coopération. Dans un monde dont elle ne comprend ni le fonctionnement, ni les valeurs.

Les Sames, donc, sont à la mode. Relativement. Certes, l'intrigue n'est pas trépidante, mais difficile de trépidier quand on doit faire quelques centaines de kilomètres dans la nuit, le froid et la neige pour aller d'un endroit peuplé quelconque au premier endroit suivant où il y a du monde ! Donc, déconseillé aux amateurs de thrillers survoltés. Pourtant la construction tient bien la route. Ensuite c'est tout le reste qui fait l'intérêt du roman. La description d'une nature qui impose sa loi aux hommes. Une nature effrayante, potentiellement meurtrière, intimidante et en même temps somptueuse. On ressent le froid, l'humidité, la neige, l'obscurité... mais aussi, parfois, la lumière aveuglante. La description d'un mode de vie et d'une culture qui semblent vivre leurs derniers soubresauts, assaillis par la volonté d'uniformisation des États, mais aussi par les envies et besoins nouveaux créés par la société de consommation. Une culture et un peuple décrits avec une grande honnêteté, c'est-à-dire sans minimiser les préjudices subis, mais sans non plus l'idéaliser : il y a ici aussi des voleurs, des menteurs et des forts prêts à tout pour profiter des faibles, des préjugés contre ceux de l'extérieur, des préjugés contre ceux qui ne font pas partie de « l'aristocratie » same... Et puis il y a cette description, très forte et prenante du sentiment de culpabilité de ceux qui sont partis, culpabilité renforcée par le jugement permanent et sans pitié de ceux qui sont restés... Bref un roman fort intéressant et fort divertissant.

Ernesto Mallo / *Les Hommes t'ont fait du mal* (*Los Hombres te han hecho mal*, 2011), Rivages « Noir » (2014), traduit de l'espagnol (Argentine) par Olivier Hamilton.

Lars Pettersson / *La Loi des sames* (*Kautokeino, en blodig kniv*, 2012), Gallimard « Série Noire » (2014), traduit du suédois par Anne Karila.

Jean-Marc Laherrère

LE BOUQUINISTE A LU

Atlantide, série Z et Villemoche

Lasser : *Mystère en Atlantide*, Philippe Ward/Sylvie Miller. Critic

Où nous retrouvons notre détective gaulois dans le troisième opus de ses aventures. Résumons les deux premiers : dans ce qui doit être les années 1950-1960, Lasser quitte la Gaule précipitamment pour se rendre en Égypte pour devenir « détective des dieux ». Rappelons que dans ce monde, les dieux des multiples panthéons antiques, non contents d'exister, errent et se mêlent des affaires des humains entraînant les variations historiques que l'on peut imaginer. Lasser est devenu le protégé d'Isis dont elle prête parfois les services à d'autres dieux.

Cette fois-ci, c'est Zeus lui-même qui requiert les compétences du détective. Il est en possession d'un artefact gravé de glyphes en rapport avec l'Atlantide, et il lui demande de retrouver tout simplement ce continent mystérieux.

L'Atlantide a donc existé. Mieux, elle existerait encore. Mais pourquoi Zeus et toute sa puissance a besoin d'un humain pour la retrouver ? Qui sont les Atlantes ? D'où viennent-ils ? Quel dieu voit les recherches de Lasser d'un très mauvais œil ?

Toutes les réponses et bien d'autres encore dans ce roman magistralement maîtrisé.

Série Z, de J. M. Erre. Pocket.

Félix est écrivain. Enfin... Il essaie. Son épouse et sa sœur –toutes deux très dynamiques – sont extrêmement sceptiques et donc stupéfaites de voir qu'un réalisateur souhaite adapter au cinéma le roman non terminé de Félix. Le fait que cet éminent bienfaiteur soit boucher en gros et ait quelques exigences (une créature monstrueuse et une jeune femme *topless*) n'arrête pas notre héros. Le plus étonnant sera tout de même que la fiction sortie de l'imagination de Félix sera le reflet d'une situation réelle qui se déroulera effectivement, ce qui attirera l'attention de vigilants policiers. J. M. Erre nous amuse (et s'amuse avec nous par la même occasion) avec cette comédie policière emplie de clins d'œil et clichés au cinéma de série Z. avec tout le talent qu'on lui connaît.

***Pain perdu chez les vilains*, de Jean-Jacques Reboux. Après la lune**

Il s'agit du premier roman de Jean-Jacques Reboux (vingt ans passent trop vite) réécrit pour l'occasion et où il jongle avec la géopolitique



locale de notre beau pays. Poitrevoud, notable industriel et politique (un ami de Jacques Chirac) est assassiné. Dans ses poches on retrouve des miettes de pain. Dans le même temps, un boulanger gagne le pactole au Loto... *Une peinture douce-amère du monde de la notabilité de province. Bourgeois, politiques et autres, tout le monde a droit à sa giclée d'aquarelle acide dans une peinture sociale parfaitement maîtrisée par ce grand monsieur qu'est Jean-Jacques Reboux.*

Jean-Hugues Villacampa

Phénomène

Le Bouquiniste

**POLAR, SCIENCE-FICTION,
BD, COMICS AMERICAINS,
JEUX DE RÔLES**

OCCASION / COLLECTOR

3, rue Montault - 49100 ANGERS

Tel : 02.41.39.74.85

CONNECTEZ-VOUS www.phenomenej.fr

Du roman policier au film noir, la rubrique de Julien Védrenne

Quand Altman adapte Chandler

The Long Good-Bye est un éblouissant exemple du hard boiled américain. Ce sixième roman, écrit en 1953 par **Raymond Chandler**, offre un récit qui s'interroge sur l'amitié, qu'elle soit entière ou bafouée, et met en scène le détective privé Philip Marlowe dans une Amérique bourgeoise qui se cloître, s'alcoolise, se trompe et se morfond (quand elle ne s'autodétruit pas). L'intrigue est mystérieuse et parfois même elliptique. Philip Marlowe s'est pris d'amitié pour Lennox. L'homme est à la fois dandy et gigolo. Il n'a pas fait grand-chose de sa vie hormis épouser une femme belle et riche avec laquelle il vient violemment de se disputer. C'est pourquoi il demande à Marlowe de le conduire à Tijuana. A son retour, le détective découvre deux flics qui l'attendent devant chez lui, et qui l'accusent d'avoir aidé un criminel à s'enfuir. Mais l'enquête policière subit un coup d'arrêt avec la mort de Lennox dans un petit village mexicain. C'est un Marlowe nostalgique et quelque peu désabusé mais opiniâtre qui va remonter peu à peu le fil de cette mort étrange et qui va l'amener à croiser la sœur de la première victime, un écrivain alcoolique en fuite, un docteur aigri et un autre maitre-chanteur. La résolution de l'énigme, pourtant évidente, tardera à voir le jour. Quant à Marlowe, orphelin de ses amitiés perdues, il restera plus solitaire dans l'âme que jamais.



Ce roman, que nous avons déjà pu lire dans une traduction tronquée sous le titre **Sur un air de navaja** (« Série noire » n°221. Trad. Henri Robillot & Janine Hérisson, 1954), et qui est maintenant disponible dans son intégralité et

dans une traduction entièrement révisée, a été curieusement adapté vingt ans après sa parution anglaise par **Robert Altman**. Trois années après *M.A.S.H.*, le réalisateur américain dirige à nouveau Elliott Gould, un acteur qui n'a rien à envier à Humphrey Bogart (*The Big Sleep*, 1946) ou à Robert Mitchum (*The Big Sleep*, 1978) pour ce qui est du jeu cynique et de la prestance. Le décor est surréaliste car le détective habite un logement dont la terrasse permet de voir ses voisines baba cool, adeptes du yoga naturaliste et des champignons hallucinogènes qui servent de base à leurs H-cookies. Cette même terrasse abrite un ascenseur en extérieur qui permet à Marlowe de plonger dans l'Amérique des années 1970. L'ingéniosité d'Altman c'est bien d'avoir transmué cette écriture métaphorique en un décor onirique. S'il se détourne réellement d'une adaptation fidèle, il n'en reste pas moins dans l'esprit de Chandler. Le fil conducteur de l'intrigue est là. Les discours introspectifs de Marlowe sont remplacés par un dialogue de sourds entre le détective et son chat, sur fond de pâtée. L'écrivain Roger Wade, colosse dans le roman comme dans le film, bénéficie de l'interprétation monumentale d'un Sterling Hayden (géant de 1 m 96 plus connu pour ses rôles dans des westerns comme le très étonnant *Terreur au Texas*, de Joseph H. Lewis) méconnaissable car laissé libre de ses gestes par un réalisateur qui le sait sous emprise perpétuelle de l'alcool et du cannabis. A noter également qu'Arnold Schwarzenegger fait une apparition non créditée en tant qu'homme de main d'un gangster. L'atmosphère qui se dégage de ce film est empreinte d'une douce nostalgie. L'on suit Elliott Gould dans ses pérégrinations au son très jazzy de la musique composée par John Williams et dont les thèmes reflètent vraiment l'ambiance des films noirs des années 1940-1950. Altman a fait le choix d'une violence urbaine et mafieuse (la scène de braquage dans le supermarché, la maîtresse du mafieux défigurée d'un coup violent de bouteille de verre) et Chandler n'aurait sûrement pas renié le passage de Marlowe tel qu'il a été élaboré dans le film au commissariat pour une garde à vue qui à elle seule nous plonge dans une ambiance noire à souhaits. Un pur régal !

The Long Good-Bye, de Raymond Chandler (Folio « Policier » n°739 ; 500 p. – 8,40 €.) Le Privé, de Robert Altman (E-U ; 112 min.) avec Elliott Gould, Nina Van Pallandt, Sterling Hayden, Mark Rydell, Henry Gibson...

Julien Védrenne

Aux frontières du noir - La chronique de Julien Heylbroeck

Cornes De Joe Hill (chez J'ai lu – Thriller)

Ignatus Perrish, surnommé Iggy, voire Ig, avait tout pour être heureux. Des parents aimants, un frère complice, aucun souci financier, un avenir professionnel radieux et, surtout, il partageait la vie de Merrin Williams, une beauté flamboyante. Leur amour était réciproque, ils se sentaient unis pour la vie... Malheureusement, le malheur lui tombe dessus en trois actes !

Premier acte : Merrin est retrouvée morte, nue et violée, dans les bois.

Deuxième acte : Ig est accusé du meurtre. Même s'il finit par être innocenté, pour la bourgade dans laquelle il vit, pour son entourage et même ses proches, il a forcément quelque chose à voir avec ce crime sordide. Il faut dire que les deux tourtereaux venaient de rompre, Merrin ayant décidé de quitter Ig. Il y avait eu violente dispute et le jeune homme était introuvable avant de réapparaître le lendemain, au petit matin, totalement ivre... Quand le récit débute, un an a passé depuis l'assassinat de la jeune femme. Et Ig survit à son sinistre quotidien. Il boit trop, n'a plus aucun but dans la vie...

Le troisième acte est le plus singulier : après avoir été passer ses nerfs sur le petit mémorial improvisé (photos, messages, fleurs...) constitué sur les lieux où Merrin a été retrouvée morte, Ig se retrouve avec deux cornes, épaisses et solides, qui lui poussent sur le front !

Mais ce n'est pas tout car les gens se mettent à avoir un étrange comportement en sa présence. Oui, ils repèrent les cornes mais finalement ne s'en horrifient pas vraiment. Et, surtout, ils se mettent à déballer leurs plus sombres pensées, leurs fantasmes inavouables, lui demandent conseil et sitôt qu'Ig a disparu, oublient la conversation. Comme si celui-ci avait d'étranges pouvoirs de confesseur démoniaque. Pas facile de côtoyer toutes les pensées négatives du reste du monde... Cependant, après avoir saisi la pleine mesure de ces pouvoirs, Ig décide de s'en servir pour mener l'enquête et retrouver le meurtrier de sa chérie.

Un crime immonde dans une petite ville américaine, un coupable tout désigné, la vindicte populaire mais aussi les désirs honteux, les haines tenaces, le ressentiment, le mépris que peuvent partager les habitants les uns pour les autres, c'est le cliché précis d'une communauté que nous livre Joe Hill à travers son polar singulier. Ig doit ainsi faire face aux pensées les



plus laides et malsaines de son entourage, de ses parents, de sa grand-mère, de son frère... Il découvre, choqué, que ses parents le croient coupable et surtout détraqué, qu'ils ont honte de lui... Que sa grand-mère préférerait le voir mort pour ne plus subir l'opprobre public. Mais il apprend aussi que son frère a été témoin de ce qui est arrivé à Merrin toute une partie de la nuit, peu de temps avant son effroyable assassinat... Et que dire de son ami d'enfance...

Au-delà de la peinture de la petite bourgade du New Hampshire, c'est aussi à de véritables portraits détaillés que se livre Joe Hill, le don de son personnage principal lui permettant de pousser le détail – et le vice – jusqu'à nous offrir les recoins les plus cachés de la psychologie de ses personnages. Et cette galerie, plutôt classique à la base, devient une sorte de train fantôme dans lequel, nous lecteurs, sommes trébuchés des fantasmes immondes aux pensées égoïstes qui traversent et habitent les protagonistes de ce petit huis-clos citadin.

Si l'intrigue prend son temps, si certains passages de celle-ci sont parfois plus fragiles, le roman reste intéressant et nous propose en plus d'un polar rock'n roll fantastique, une histoire d'amour horrifique qui transcende la mort, la religion, la maladie, la perversité et même la morale... Une belle leçon à apprécier, en écoutant, pourquoi pas, la BO du film tiré de ce roman, une musique signée Rob, l'artiste français déjà derrière la très belle partition electro-glaciale du remake de Maniac.

Julien Heylbroeck

PAUL MAUGENDRE A LU POUR VOUS...

Pascale DIETRICH : Le Congélateur. IN8 « Polaroid ».

Quatre nouvelles, quatre histoires, quatre faits divers en apparence inoffensifs et anodins, pouvant arriver à chacun de nous et plus particulièrement aux femmes. Et pourtant qui sortent de l'ordinaire. Et si j'écris particulièrement aux femmes, c'est bien parce que celles-ci sont les héroïnes volontaires ou non de ces petits textes.

Dans « **Vends Peugeot 306** », une jeune femme, mariée et mère d'un petit garçon, passe une annonce afin de vendre sa voiture. Elle nettoie soigneusement son véhicule, et lorsque l'acheteur potentiel se présente elle lui demande de l'emmener en empruntant un trajet qu'elle a l'habitude d'effectuer en compagnie de son mari et de son gamin. Elle a tout prévu, un brumisateuse et surtout une thermos de café qu'elle partage avec le conducteur. Une situation banale mais qui comporte une faille, faille qui conditionne les actes de chacun des protagonistes des autres historiettes qui suivent.

« **Le Congélateur** », nouvelle éponyme du recueil, est une légère incursion dans le domaine du fantastique, et qui vous incitera peut-être à vérifier s'il n'y a pas d'intrus dans votre bac réfrigérant. Madame Vidal apprécie travailler seule dans son bureau aussi lorsque son patron lui apprend qu'elle va cohabiter avec un collègue, cela ne l'enchanté guère. Sa meilleure amie lui conseille une petite recette facile à mettre en œuvre et qui serait efficace : *il suffit de prendre en photo la personne à l'origine de tes tourments et de mettre la photographie au congélateur : la personne en question sera aussitôt neutralisée.* Pourquoi pas ? Et elle met en pratique ce conseil qui s'avère judicieux. Elle ne se contente pas de disposer des clichés dans sa glacière personnelle mais en disperse une flopée d'autres dans des magasins de surgelés. Une astuce refroidissante ! Cette nouvelle a bénéficié d'une publication dans le recueil collectif *Tu dis ça parce que tu m'aimes* en 2006 aux éditions Monsieur Toussaint Louverture.

Pratiquement toutes les familles ont eu à résoudre le problème soulevé dans « **Jean-Pierre** ». Un couple, dont la femme est enceinte, cherche le prénom de leur futur enfant or le père de Matthieu vient à décéder. C'est décidé, l'enfant à naître s'appellera Jean-Pierre, prénom du défunt. Mais la future parturiente primipare trouve ce prénom vieillot. Bien sûr, dans son entourage elle en connaît des Jean-Pierre, mais aucun gamin. Que faire dans ce cas ? Il y aurait



bien une solution, il suffit de la mettre en pratique. Dans une nouvelle, la chute est importante, or dans « Jean-Pierre » elle manque de punch. J'attendais autre chose, un retournement de situation, un dénouement plus machiavélique, mais c'est l'auteur qui choisit, pas le lecteur.

Enfin, ultime histoire, « **Maman !!!** » Un cri du cœur lancé par le seul narrateur masculin du recueil. À quarante ans, Murat vit toujours chez sa mère. C'est *le bichon* à sa maman, mais il sait bien qu'elle n'est pas éternelle. Alors quand il apprend qu'un procédé vient d'être expérimenté par le professeur John C., savant de réputation internationale qui est la tête pensante du Mouvement pour la Congélation et l'Éternité, sa décision est prise. Mais c'est Maman qui s'occupait de tout, aussi bien de son linge sale que des factures à régler. Et quand on oublie de payer sa facture d'électricité, la sanction arrive rapidement !

Dans ces quatre nouvelles, c'est la femme qui est au premier plan, même si on ne s'en aperçoit pas tout de suite. La célibataire égoïste qu'il ne faut pas déranger dans « Le Congélateur », la mère de famille qui vit dans son monde dans « Vends Peugeot 306 », la mère castratrice dans « Maman !!! » ou encore la mère qui ne veut pas d'un prénom qu'elle juge ringard pour son enfant à naître dans « Jean-Pierre ». (80 p. 12,00 €)

Paul Maugendre

LES (RE)DÉCOUVERTES DE GÉRARD BOURGERIE

Je tue les enfants français dans les jardins, de Marie Neuser

Éditions l'Écailler 2011 - Réédition Pocket 2014

Marseille, un collège de banlieue. C'est la rentrée pour Lisa Genovesi, jeune professeur d'italien.

Et ce n'est pas gagné ! Il faut affronter chaque jour une bande de collégiens et collégiennes qui, en général « traversent la salle de classe gentiment, sans éclat, avec une médiocrité frisant la faiblesse d'esprit ». Certains sont trop gentils pour finir délinquants, d'autres trop mauvais pour aller au lycée. Lisa se lève chaque matin avec les tripes nouées, s'arrachant avec peine des bras de son compagnon, comptant les jours qui lui restent avant les prochaines vacances. « Et pourtant j'étais une étudiante brillante, agrégée du premier coup » se dit-elle. Que suis-je venu faire dans cette galère ?

Chaque jour apporte son lot de surprises. Un matin, le CPE en colère l'interpelle : « Qui a pissé dans la poubelle de votre classe ? » Personne, évidemment ! Un autre matin, un dessin pornographique avec son nom se retrouve épinglé au mur de sa classe. Un autre, encore, on découvre un beau caca dans un coin de la salle des profs. Mieux encore, Lisa surprend une fille remarquée pour ses tenues sexy en train de faire le tapin dans une rue jouxtant le collège. Quoi de plus normal, dit-elle pour sa défense, il faut bien se faire un peu d'argent de poche. La violence reste latente. Sauf qu'un matin une bagarre éclate entre deux « caïds », et Lisa qui tente de s'interposer reçoit un coup de poing. Bénéfice : huit jours de repos. Étrange malaise un matin de décembre : on vient d'apprendre qu'une élève s'est suicidée en se jetant par la fenêtre de sa chambre. C'est Samira, la seule qui s'intéressait vraiment au savoir, et qui réussissait en tout. Lisa interroge la meilleure amie de Samira et apprend qu'on avait décidé de la sortir du collège et de la marier.

En janvier, nouvel incident provoqué par Malik, la forte tête de la classe. Il s'est mis à jouer du couteau en plein cours. Lisa réagit et se fait copieusement insulter. Malik est renvoyé. Dès lors la guerre est déclarée. Malik mobilise sa bande de copains qui suivent Lisa partout, la narguent, squattent le hall de son immeuble, etc. Cette fois la coupe est pleine. Lisa ne se laissera pas faire. Le couteau de Malik est rangé dans le bureau du CPE. Lisa le vole. On imagine la suite...

« Un an dans la vie d'un collègue », tel pourrait être le sous-titre de ce récit ou encore « L'Enfer du collègue », un véritable roman noir. Marie Neuser est professeur et son expérience quotidienne d'enseignante lui a inspiré les principaux épisodes de cette histoire. On sait généralement que la vie dans les collèges ne ressemble pas à un long fleuve tranquille. De là à imaginer ce qui se passe parfois, il y a un monde. Marie Neuser n'hésite pas à le franchir montrant qu'enseigner dans certains établissements (pas tous heureusement) est devenu une tâche surhumaine.

Un inspecteur avoue : « N'essayez pas de faire cours ; sauvez votre peau ! » Ainsi, avant toutes choses, il faut s'efforcer d'obtenir un semblant de silence, retenir un peu l'attention, éveiller la curiosité... Mais surtout éviter que les esprits s'échauffent pour un rien. Sinon les injures pleuvent, puis les coups. Une collègue, professeur d'espagnol, lui fait cette confidence : « Moi, j'ai arrêté de me battre. Par exemple je prends la fable du corbeau et du renard, je fais reconnaître les personnages, je les fais dessiner, et comme cela j'ai la paix. » Après des mois d'humiliations et d'offenses, Lisa n'en peut plus, elle passe à l'offensive. Avec un cynisme tranquille, l'auteur clôt ce roman par cette phrase terrible : « J'ai un peu de sang sur les mains, mais ça n'a aucune importance. » Cruel tableau que nous avons-là, réquisitoire implacable qu'il faut absolument lire.

Gérard BOURGERIE

LA TÊTE EN NOIR

3, rue Lenepveu - 49100 ANGERS

REDACTION (par ordre d'entrée en scène) Jean-Paul GUERY (1984), Michel AMELIN (1985), Claude MESPLEDE (1986), Paul MAUGENDRE (1986), Gérard BOURGERIE (1996), Christophe DUPUIS (1998), Jean-Marc LAHERRÈRE (2005), Jean Hugues VILLACAMPA (2008), Martine LEROY RAMBAUD (2013) Artikel UNBEKANNT (2013), Julien HEYLBROECK (2013) Julien VÉDRENNE (2013)

RELECTURE : Julien VÉDRENNE

ILLUSTRATIONS : Gérard BERTHELOT (1984) - Grégor (2011)

N°171 - Nov. / Déc. 2014

Porkepî-copies



Les photocopies aux bons prix

A coté de GEMO

Près de Carrefour St Serge

02 41 32 37 58